

Valère Novarina, écrivain marteau

Valère Novarina, *Observez les logaèdres !*, P.O.L, 2014, 320 p.

Michaël Trahan

Numéro 306, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trahan, M. (2015). Compte rendu de [Valère Novarina, écrivain marteau / Valère Novarina, *Observez les logaèdres !*, P.O.L, 2014, 320 p.] *Liberté*, (306), 48–49.

Valère Novarina, écrivain marteau

Un retour à la force surnaturelle du langage et à son animalité.

MICHAËL TRAHAN

La vie, voyez-vous Madame, c'est de la terre avec un homme dedans en matière parlante, et sans personne à l'intérieur.

— Valère Novarina, *Lacte inconnu*

IL FAUT le reconnaître d'emblée : l'œuvre que construit Valère Novarina depuis une quarantaine d'années est l'une des plus étranges qu'il est aujourd'hui possible de lire. Son travail, qui déjoue sans relâche les catégories générales traditionnelles, est une sorte de théâtre volontairement énigmatique destiné à la scène et au livre. L'auteur, avec un clin d'œil pour Artaud, aime bien parler d'un « théâtre de la cruauté comique » quand il évoque ses textes pour la scène – de *L'atelier volant* (1974) et du *Babil des classes dangereuses* (1978) à *Lacte inconnu* (2007) et au *Vrai sang* (2010) – et ses grands « romans théâtraux » – *Le drame de la vie* (1984), *Le discours aux animaux* (1987) et *La chair de l'homme* (1995).

À l'opposé de tout exercice intelligent, la littérature est ici pratiquée comme une « cure d'idiotie » qui s'en remet abondamment à l'insignifiance et au non-sens. Contre l'image de l'écrivain qui cherche à éclairer son lecteur, Novarina semble plutôt se voir comme celui qui lui bande les yeux avant de le faire sauter dans le vide. Obsédé par le langage et l'espace, ce théâtre est porté par une étonnante physique de la parole que l'auteur a explicitée dans une série d'essais poétiques aussi denses que brillants, et qui constituent le versant plus réflexif de sa bibliographie – de *Pendant la matière* (1991) à *L'envers de l'esprit* (2009) en passant par *Devant la parole* (1999) et *Lumières du corps* (2006). Retour sur une œuvre qui emprunte les formes du cirque et de la prière pour causer tout un « drame dans la langue française ».

Si les débuts dans les années soixante-dix ont été difficiles, la consécration est évidente depuis les années deux mille. C'est l'ampleur de ce renversement que permet de mesurer la parution récente de deux livres magnifiques : le premier, intitulé *Personne n'est à l'intérieur de rien* et publié chez L'atelier contemporain, nous donne à lire sa correspondance avec le peintre Jean Dubuffet entre 1978 et 1985, tandis que

le second, chez Argol, reprend sous le titre *L'organe du langage, c'est la main* cinq jours d'un dialogue mené avec brio par Marion Chénétier-Alev.

C'est d'abord la naissance d'un écrivain qu'on peut suivre dans la correspondance avec Dubuffet. Au moment où Gallimard, Minuit et le Seuil refusent catégoriquement de le publier, les lettres enthousiastes du théoricien de l'art brut sont un encouragement inespéré pour le jeune auteur qui cherche à vaincre la résistance de ses premiers lecteurs. Sous le signe de l'amitié et d'une sorte de déférence joyeuse, Novarina envoie à Dubuffet toutes sortes de traces de son activité : des photos de ses performances, des dessins et, surtout, des textes. C'est ainsi que Dubuffet

devient le premier lecteur du manuscrit du *Drame de la vie*. Trente ans plus tard, sachant quelle œuvre considérable est maintenant celle de Novarina, il est touchant de sentir dans ces lettres la vive admiration de l'aîné devant ces pages dont il est alors l'unique lecteur : « C'est le livre espéré, le livre salvateur, le livre du grand tournant. Stupéfiant souffle. Constamment opérant, pas un mot qui ne porte, pas une ligne où ça faiblit. » Cinq jours plus tard, la lecture terminée : « Je certifie que c'est prodigieux. Pas une faille. »

Le livre sera finalement publié en 1984 chez les jeunes Éditions P.O.L, alors tout juste fondées par Paul Otchakovsky-Laurens. La quatrième de couverture le présentera alors comme « le premier roman sans homme », le seul écrit « en français animal ». Concrètement, c'est une sorte de théâtre polyphonique de plusieurs centaines de pages, un monologue à plusieurs voix tenu par 2 587 personnages. Avec ses répliques toutes plus abracadabrantes les unes que les autres, et sa volonté de défier la Bible en dépassant en nombre ses grandes généalogies, il faut avouer que le projet avait de quoi déstabiliser jusqu'aux lecteurs les plus courageux.

Dès cette époque, les livres de Valère Novarina se mettent à avancer par deux : à chaque roman ou texte de théâtre succède un essai, à chaque livre d'action succède un livre de réflexion, qui jette une lumière de plus en plus claire sur la conception radicale de la littérature qui est la sienne. C'est

VALÈRE NOVARINA
Observez les logaèdres !
P.O.L, 2014, 320 p.

de cela, entre autres, qu'il est question dans les entretiens avec Marion Chénétier-Alev publiés chez Argol. Le dramaturge y redit, avec passion et générosité, sa conviction que « la langue orale est une rivière d'animaux rythmiques » et qu'il faut sans cesse retrouver « l'animalité du langage ». La volonté est toujours plus nette de faire du théâtre le lieu d'une « sortie d'homme » – une opération dont les acteurs sont pour Novarina les maîtres, eux qui savent si bien venir sur scène se dépouiller de leur figure humaine.

Après tout, c'est le rire qui est la grande délivrance, répète-t-il en entretien. C'est un « bris de l'émotion, une volée en éclats » qui permet à l'homme de sortir de lui-même. Ce n'est donc pas un hasard si le cirque est un modèle pour l'auteur : c'est là où a lieu « le sacrifice comique », là où « les artistes [vont] s'alimenter de rythmes et de métamorphoses, se griser d'espace ». Fidèle aux paroles de son père, qui aimait bien répéter « que le théâtre, comparé à la puissance inventive de la piste circulaire, ne va[u]t pas grand-chose », c'est le cirque qui est ici l'art noble par excellence. Car il est important de tourner l'homme en ridicule en l'empêchant de se prendre au sérieux. Et c'est avant tout le grand soulagement du rire qui permet à chacun de se retirer momentanément de l'humanité, de quitter l'homme le temps d'être traversé par le langage et d'être remis en vie par la bête de joie qu'on porte chacun au fond de la bouche – et qu'il suffit, comme dirait Novarina, de libérer par respiration.

C'est une invitation à une telle expérience qu'on trouve dans son plus récent ouvrage, paru au printemps dernier chez P.O.L : *Observez les logaèdres!*, qui est un livre hybride dans

la mesure où, pour la première fois dans le corpus novarinien, essai et théâtre – réflexion et action – se retrouvent sous une même couverture. La composition, en quatre textes ou quatre moments (un essai sur le langage et la matière, des notes de voyage qui prennent la forme de méditations sur Dieu, suivies de quelques pages aux allures de prière, et enfin la version pour la scène d'un texte acrobatique), donne à l'ensemble un singulier volume. De fait, la dimension architecturale est frappante quand on lit les textes de Novarina. Peu d'œuvres écrites donnent à ce point l'impression d'avoir été conçues pour s'ouvrir dans l'espace entre les mains des lecteurs.

Le dramaturge a raison de dire de son théâtre qu'il est une « cathédrale de souffles ». C'est une formule impossible, certes, mais dont la lumière paradoxale éclaire assez bien l'expérience étrange que proposent ses livres. *Observez les logaèdres!*, avec son titre à la fois impératif et exclamatif, évoque la vie très concrète que l'auteur entend battre au cœur du langage, et qui s'incarne ici sous la forme de « logaèdres » – c'est le nom qu'il donne aux « cellules du langage ». Qu'il s'agisse de lettres, de mots ou de phrases, ce sont les éléments

qui, « assembl[és] et désassembl[és] sous nos yeux, en font un organisme vivant ». Il est difficile d'indiquer la portée d'une pensée du langage aussi folle, mais il faut prendre Novarina au sérieux quand il avance que c'est sur la parole que la matière repose et que les mots sont la vraie chair de l'homme.

Voilà pourquoi on entre dans ses livres comme on va au cirque. Et le dernier ne fait pas exception. Il s'agit toujours de faire travailler la « force surnaturelle » du langage jusqu'à ce que les mots fusent en tous sens comme les acrobates sautent dans le vide, tandis que l'écrivain, saltimbanque ou danseur, nous montre une fois de plus combien est indomptable l'animal du langage, dont il cherche depuis toujours à renverser la domestication. Dans ce livre encore, la réflexion est dense qui nous invite à concevoir les langues comme « une ardente circulation sanguine » et à penser la linguistique comme « une branche de la physique des fluides ». Tout à la fois monumentale et fragile, la prose des essais est chaque fois infaillible, troublante à force de justesse. En fait, je dois avouer que la précision et l'assurance stylistique qui s'en dégage m'a toujours laissé avec le sentiment tenace de m'y avancer comme

si c'étaient des livres de magie. C'est chaque fois une grande fête, dont les lignes de force relèvent autant de l'acrobatie que de la spiritualité.

En ce sens, *Observez les logaèdres!* est peut-être la meilleure introduction possible à l'œuvre de Novarina. Le lecteur qui s'y aventure a la chance d'entendre la voix envoûtante des essais avant d'arriver au théâtre dans la deuxième partie de l'ouvrage, qui est composée de la version pour la scène d'un texte intitulé

« Mange soixante-dix-neuf mille huit cent cinquante-six lettres, c'est du pain ! »

Le vrai sang, et où tout déboule avec une passion délirante et contagieuse. Pas d'intrigue au sens traditionnel du terme, mais des personnages aux noms bizarres – Jean Circulaire, Le Chauffeur en catastrophe, La Mère en terre crue ou encore La Machine à dire la suite – qui s'avancent sur scène le temps d'une réplique lancée comme un caillou : « Mange soixante-dix-neuf mille huit cent cinquante-six lettres, c'est du pain ! » Ou encore : « Je vais m'attacher au mot bois, me clouer par le mot clou, parler le mot sang par ma bouche. Frères et sœurs, cessez de croire que je suis une personne où le quart de l'ombre d'un individu : je suis un trou dans l'espace qui se déplace en marchant. » Peu de textes luttent aussi obstinément contre toute « cartographie de l'intérieur humain »...

Maître en refrains niais et en rythmes naïfs, Valère Novarina est un écrivain dont l'inventivité prodigieuse sait à tout coup redonner au langage, ce « fluide respirant », son étrangeté originaire. Voilà une œuvre rare, aussi idiote qu'insensée, mais qu'il faut lire avec attention pour éprouver « la soudaine joie de désadhérer à l'image humaine ». Car quand le rire secoue les bêtes parlantes que nous sommes, tous les masques tombent. **L**